

Sylvain Bachmann

Copyright © Sylvain Bachmann

Le Capitaine Bligh (journal intime et autobiographie)

a) Présentation du projet :

Pour ce travail d'attestation, j'ai décidé de partir d'un fait divers et de le décliner dans deux genres de la figuration de soi. Je me baserai ainsi sur la mutinerie du Bounty, qui s'est déroulée le 28 avril 1789, et en ferai un journal intime et une autobiographie.

La mutinerie du Bounty

En décembre 1787, le navire Bounty quitte l'Angleterre avec pour mission de ramener des fruits de l'arbre à pain de Tahiti, afin de les faire pousser aux Caraïbes britanniques. L'expédition arrive à destination après un voyage de dix mois, rendu extrêmement éprouvant par le caractère colérique du capitaine Bligh, qui n'hésite pas à humilier et à faire fouetter ses hommes. L'équipage reste ensuite plusieurs mois à Tahiti pour accomplir sa mission. Pour les marins, l'île a un goût de paradis ; ils trouvent une compagne et s'intègrent aux autochtones. Pourtant, le Bounty doit reprendre le large, ce qu'il fait le 04 avril 1789. A bord, Bligh restaure une discipline de fer. Seulement vingt-quatre jours après avoir quitté Tahiti, soit le 28 avril 1789, une partie des hommes d'équipage se mutine et s'empare du navire. Bligh et dix-huit hommes qui lui sont restés fidèles sont abandonnés dans une chaloupe en plein océan Pacifique, avec quelques vivres, 100 litres d'eau et un sextant. Bligh réussira ensuite un des plus grands exploits maritimes recensés à ce jour : il ralliera le Timor, en parcourant près de 6500 kilomètres en 42 jours.

Remarques

L'intérêt de ce travail réside dans la différenciation des caractéristiques propres à chaque genre. Afin que celles-ci apparaissent clairement, j'ai choisi de considérer un cadre chronologique précis. Par conséquent, mes textes couvriront la période qui s'étend du départ de Tahiti, le 04 avril 1789, à la mutinerie, le 28 du même mois.

b) Travail :

Journal intime

04 avril 1789

Temps favorable, ciel bleu toute la journée. F. est à la barre, j'ai dû tracer l'itinéraire ; cap nord-est à tenir. Mission accomplie, les cales sont pleines ! La terre ferme n'est plus qu'un mauvais souvenir. Encore quelques mois et je serai enfin tranquille. J'aime parcourir les océans, mais seul ! Ces bons à rien n'en font qu'à leur tête ; Tahiti les a débauchés...comment peut-on rêver de faire sa vie avec de minables autochtones ? A. s'est même marié, il est perdu. Je ne comprends pas : ils savent qu'il ne faut pas s'attacher. Avoir le pied marin c'est effleurer la vague, pas s'enfoncer dans la terre ferme. Ce ne sont que des misérables qui sacrifieraient leur amour des océans aux plaisirs de la chair. De toute manière, impossible de naviguer seul. Plus que quelques mois...tout ira mieux dans 2-3 jours. Discipline à restaurer.

10 avril 1789

Mauvaise journée : de nombreux plants sont morts. J'ai rationné l'eau pour arroser ceux qui restent ; la mission avant tout. F. s'y oppose, il ne veut pas comprendre. Pourtant, rien n'est plus clair ; bientôt 2 ans de route, pourquoi risquer un échec ? Jamais je ne le permettrais ! Et puis, l'Uru me rapportera gros ; ces imbéciles me coûtent ! Je me suis énervé, certains hommes se plaignent. Ne savent-ils pas que les conditions sont identiques pour tous ? Moi, je ne craque pas ! J'ai dû en faire fouetter plusieurs, la sanction est exemplaire. Ils ont déjà tenu 10 mois sur ce même navire et résisteront encore. Et puis, je donne mes ordres, ils obéissent ; il n'y a rien à discuter.

11 avril 1789

Nouveaux coups de fouet ; discipline restaurée ; tendance à dévier à l'ouest.

15 avril 1789

A quoi bon prendre la plume ? Rien ne change ; rien à écrire. J'agis comme je le dois et les esprits semblent se calmer - l'influence tahitienne s'apaise enfin. Quelques uns cherchent malgré tout la confrontation. E. a refusé d'atarquer un cordage ; il ne mangera pas ce soir. Mon autorité n'a pas à être mise en doute ; on me l'a octroyée, j'en use à mon bon vouloir, en toute situation ! Je détiens le pouvoir et dois m'appliquer à le renforcer : on m'a ordonné de représenter la force et de devenir un être supérieur. Lorsqu'on navigue, seule la discipline compte ; j'observe, exige, vérifie. Une erreur et c'est la mort qui vous salue aussitôt. J'incarne l'ordre et le modèle à suivre. Je suis l'exemple, ils doivent se laisser guider les yeux fermés : on doit m'observer, m'écouter, exécuter. Si certains ne le font pas, ils mettent en péril tout l'équipage, deviennent un danger, des éléments à calmer. Le fouet rougit de nombreux dos ces derniers temps, il pose le sceau de l'autorité à même le corps. La parole ne suffit plus, les actes virils marquent plus profondément les rustres butés. Tout pouvoir n'est-il pas une violence exercée sur les gens ? J'ai bon espoir.

22 avril 1789

Je tiens le bon cap au prix d'une attention sans faille. La discipline est revenue, les punitions ont été bénéfiques. Les coups de fouet sont un remède universel car la force triomphe toujours. Je reste pourtant sur mes gardes : un instant de relâchement et les cœurs pervertis recommenceront à battre. Certains marins sont encore hantés par le souvenir de Tahiti ; je le sens, leurs corps respirent la luxure. Cela me rend fou ! Comment osent-ils contaminer la pureté de l'océan ? Ces débauchés doivent suinter leur perversion, expulser leur dépravation, anéantir leur avilissement ! Les pousser à bout, frapper tant qu'il faudra. Vents forts ces derniers jours ; légers dommages sur le tourmentin.

26 avril 1789

L'horizon est sombre ; nous essuierons une tempête dans peu de temps. J'ai ordonné que chacun redouble de vigilance : une vague mal prise, c'est un chavirage assuré. La situation est tendue. Malgré les sanctions, F. exacerbe le mécontentement des hommes depuis 2 jours. Mais ces derniers sont trop lâches pour discuter mes décisions ouvertement ; ils se plaignent par principe. Le prix à payer pour l'indiscipline est connu de tous...ils ne se risqueront pas à percer dans cette voie. Je ne crains rien et garde le contrôle.

27 avril 1789

A nouveau, je suis penché sur le papier. Les événements s'enchaînent et je ressens le besoin de les coucher sur ma feuille. Pourquoi écrire alors que l'on ne devrait pas prendre le temps de le faire ? Il me faudrait plutôt être constamment sur le pont pour surveiller de près les

dissidents. Mais les lettres tracées instinctivement m'obligent à tenir ma ligne de conduite : ordre et discipline. Mon carnet de bord est le reflet de ma mission ; je la mènerai à son terme quoi qu'il arrive. J'ai été frappé par un misérable ; il croupit maintenant dans une cale, le corps en sang. J'ai donné des ordres pour qu'il souffre jusqu'à la fin du voyage ; j'exigerai sa condamnation une fois à terre. La sanction découragera tout désir de rébellion.

28 avril 1789

Un jour et tout a changé. Ils ont dû se réunir au plus profond de la nuit ; les traîtres se cachent ainsi avant d'agir ! Une mutinerie, sans raison valable...me voici seul en plein océan. Comment ont-ils osé jeter leur capitaine sur une chaloupe ? 18 hommes me sont restés fidèles, ils ont subi le même sort. Au moins, ils ont accompli leur devoir ; cela est naturel et relève du bon sens. Je conserve ma fonction, je représente encore l'autorité ! Les renégats s'en apercevront lorsqu'ils seront retrouvés. Les hommes qui me restent se voient déjà morts ; ils ne méritent pas de vivre ! Quelle attitude pitoyable ! La renonciation plus que la faim les tuera. Je tiendrai, par soif de vengeance ; à barque désespérée il faut trouver le port ! 100 litres d'eau à rationner ; mesures au sextant à effectuer.

Autobiographie

Le 4 avril, je me remis à la barre. Mon bonheur était indescriptible ; rares sont les capitaines qui supportent de passer plusieurs mois sur la terre ferme, presque inexistantes sont ceux qui la haïssent. Je faisais partie de ces derniers. Avec l'âge, l'esprit doit cependant se faire une raison. Seuls les marins qui se sont fait emporter par les flots meurent avec leur navire. J'ai eu de la difficulté à l'accepter, mais je dois avouer maintenant que je suis heureux de fumer une bonne pipe dans mon fauteuil, certainement moins libre, mais bien plus au sec. Pourtant, en 1789, expérimenté et aventureux à la fois, je trouvais toute la satisfaction nécessaire en posant mes mains sur le gouvernail. Après avoir passé près de six mois à Tahiti, enfer terrestre pour des âmes faibles que la débauche corrompt aisément, je me retrouvais enfin à tirer au large. Je garde encore en mémoire le bruit du ressac et l'odeur agréablement salée de l'air au moment où je m'apprêtais à reprendre vie dans l'immensité océanique. Je repartais également avec les cales remplies d'Uru, ce qui constituait l'objectif premier de la mission qui m'avait été confiée. Malheureusement, la quiétude à laquelle j'aspirais fut compromise par l'attitude des mes marins. Si efficaces et courageux au commencement de notre périple – je les avais d'ailleurs choisis pour ces compétences –, ils firent l'erreur de s'amouracher de Tahiti, de ses femmes, de ses mœurs libertines. Leur attitude en rejoignant le Bounty m'a fortement marqué. Jamais je n'avais vu d'hommes en pareil état. Ils avaient la mine déconfite, leurs regards effectuaient des allers-retours entre le sol et les yeux des autochtones auxquels ils s'étaient inutilement attachés et qu'ils devaient quitter ; certains laissèrent même échapper quelques larmes. Je me demande encore comment j'ai pu espérer les ramener à la raison. En considérant la situation avec du recul, il apparaît clairement que mon équipage m'échappa dès qu'il eut foulé ce sol circéen. Je reste néanmoins convaincu que les choses auraient pu tourner d'une manière totalement différente si je m'en étais aperçu plus tôt.

Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir voulu restaurer une discipline de fer, unique possibilité pour ne pas sombrer dans les abîmes d'un océan parfois impétueux – mais, je le sais maintenant, le corps amoureux est capable de supporter la privation et la douleur, puisque, loin de l'être désiré, il est déjà mort. Dès notre départ, je m'appliquai à ne pas céder aux exigences nouvelles et totalement irrecevables des marins. Fletcher Christian, mon second, me demanda même de pouvoir partager ma cabine, en arguant qu'un mal de poitrine le faisait

horriblement souffrir. Bien que je remette en cause aujourd'hui certaines de mes décisions, je considère toujours que sa requête était déplacée et que j'ai effectué le bon choix en la rejetant avec une colère non dissimulée.

Au début du mois d'avril, les malheurs ne nous épargnèrent pas : un grand nombre de plants d'Uru moururent de sécheresse. Je ne pouvais pas me permettre de perdre le reste de ma cargaison et dus rationner l'eau potable afin de l'arroser. Plusieurs membres de l'équipage, avec Fletcher comme porte-parole, se plaignirent et me menacèrent de ne plus participer aux manœuvres si je ne revenais pas sur ma décision. Je ne le pouvais pas, et ils le savaient. Ma mission était de ramener les plants aux Caraïbes britanniques et c'était ce que j'allais faire. Rien n'aurait pu me faire renoncer, même si l'avenir allait me contredire. J'aurais tort de ne pas parler des mesures que je pris afin de faire rentrer les fauteurs de troubles dans le rang. Celles-ci ne m'honorent guère, mais je vise à me raconter dans mes gloires et dans mes faiblesses. Je considère que chaque action de mon existence passée a permis de forger l'homme que je suis devenu : c'est grâce à ce que j'ai fait que je peux aujourd'hui juger du bien-fondé de mes actes. J'ai été juste et de mauvaise foi, intransigeant et plein de bonté : j'étais un homme au caractère instable. Désormais plus calme et posé, je suis en mesure d'étudier et d'analyser les actions que j'ai réalisées, tout en me détachant du personnage que j'incarnais auparavant. Lors de l'expédition du Bounty, j'étais incapable de prendre un tel recul, mais mon instinct suffisait à justifier mes prises de position. C'est pourquoi, lorsqu'il me fallut sévir, je décidai de faire fouetter ou de priver de nourriture les marins qui s'opposaient à moi. Sur le coup, ces mesures s'imposaient d'elles-mêmes et je les mis à exécution sans le moindre état d'âme. J'espérais ainsi montrer que je détenais bel et bien l'autorité et que je ne laisserais passer aucun semblant de contradiction. Par chance, la majorité des hommes me resta fidèle. Je croyais pourtant, à l'époque, que mon autorité était capable de soumettre n'importe quel individu, voire tout un équipage. Je m'aperçois maintenant que jamais je n'aurais pu tenir tête aux dissidents sans le soutien d'une partie de mes marins. En effet, je ne me suis rendu compte que bien plus tard, trop tard, que l'autorité et le pouvoir ne sont légitimés et constructifs que s'ils sont appliqués avec l'accord de la majorité. Sans cela, l'intérêt général n'est pas respecté et les décisions prises ne trouvent leur mise en place que dans la contrainte. Je ne le savais pas alors et cela me coûta extrêmement cher.

Le voyage se déroulait sans encombre et j'avais le sentiment d'avoir rétabli la discipline qui manquait à l'équipage depuis le départ de Tahiti. A force de sévir, celui-ci s'était fait à l'idée que je ne dérogerais pas de mon désir de m'imposer comme le seul individu doté du pouvoir de décision sur le navire. Je ne souhaitais pour rien au monde partager ce privilège. Je considérais qu'on m'avait nommé capitaine car j'étais le plus apte à diriger les opérations – ce qui était certainement vrai – et que l'affirmation de mon statut devait nécessairement passer par l'usage de la force et de la violence. Aujourd'hui, je dois avouer que je délèguerais avec plaisir une partie des obligations qui m'incombent, quitte à perdre de mon influence. Il faut être un homme vigoureux et quelque peu inconscient pour vouloir tenir toutes les rênes du commandement dans sa seule main. Diriger fatigue : être constamment présent, garder un œil sur tout, décider rapidement, sévir avec justesse, voici, entre autres, les tâches dont l'homme de pouvoir est chargé. Bien que je sois désormais mieux disposé à faire des choix longuement pesés et à imposer mon autorité, tantôt fermement, tantôt avec modération, je me sens usé par les responsabilités. Par chance, dans la fleur de l'âge, on n'imagine pas que nos actions prêteront la vieillesse douce et paisible à laquelle nous aspirons ; on se fait ronger jusqu'à la moelle, délibérément, de sa propre volonté. J'étais comme cela et c'est l'avidité d'autorité qui me faisait exister ; j'en étais heureux et fier.

Satisfait d'être revenu à une situation moins tendue, je restais néanmoins attentif car quelques hommes s'évertuaient à pester contre mes ordres et effectuaient les tâches qui leur étaient

assignées avec toute la mauvaise volonté dont ils étaient capables. Cela faisait déjà vingt jours que nous avions quitté Tahiti et ces irréductibles contradicteurs, heureusement minoritaires, m'occupaient l'esprit. A dire vrai – et je vois mon image encore nettement aujourd'hui -, plus que tourmenté, j'étais comme obnubilé par un désir autoritaire. J'avais la hantise de perdre le contrôle de mon équipage mais ne m'en apercevais pas alors. Il me semblait, au contraire, que je maîtrisais parfaitement la situation ; preuves en étaient les punitions que je me sentais le pouvoir d'imposer à la moindre faute commise. Je considère encore maintenant qu'il est naturel que l'ordre règne afin de mener à terme une mission, mais certainement pas au point où je désirais le pousser. Sur mon Bounty, je n'envisageais que la torture, essentiellement physique, parfois psychique, comme moyen punitif efficace et symbole de ma puissance. J'affectionnais le fouet, instrument qui réduit l'homme au niveau de la bête et qui le stigmatise au plus profond de son être. Il fallait que je fasse regretter aux corps débauchés les plaisirs de la chair qu'ils avaient vécus et qu'ils désiraient revivre. J'étais alors dans la logique du « soigner le mal par le mal ». Je faisais frapper, de plus en plus souvent, de plus en plus fort, ces quelques hommes qui me tenaient tête et, je le dis aujourd'hui avec honte, j'en éprouvais du plaisir.

Je n'avais rien compris car j'étais convaincu que l'autorité agressive que j'imposais jour après jour servirait d'exemple et qu'elle calmerait les envies de rébellion. Je me trompais, je ne l'ai su que trop tard, puisque les résultats furent tout le contraire de ce que j'avais escompté. J'avais déjà remarqué que Fletcher Christian avait la fâcheuse tendance d'appuyer les contradicteurs et qu'il montrait une facette irrévérencieuse que je ne lui connaissais pas. Il était parvenu à s'entourer de quelques fidèles qu'il poussait à exprimer leur mécontentement. Je m'inquiétais alors trop peu de cette situation, sachant que le propre des marins est de se plaindre et que ces derniers se limiteraient aux paroles. De plus, l'essentiel de mon équipage semblait disposé à m'obéir et j'avais choisi de prendre de nouvelles sanctions afin de réduire une fois pour toutes ce semblant d'opposition.

Mais un fait inimaginable se produisit, si bien que je n'eus pas le temps d'appliquer ces mesures. Au petit matin du 27 avril, alors que j'effectuais ma traditionnelle inspection et que je passais sous la bôme, afin de voir si elle n'avait pas été endommagée par les forts vents qui soufflaient depuis plusieurs jours, un homme m'agressa en me sautant au visage et me roua de coups. J'eus le temps de me protéger la tête avec mes avant-bras, ce qui me permit de limiter l'impact des poings sur ma figure. Alertés par le raffut, deux hommes arrivèrent et parvinrent à maîtriser l'agresseur, qui fut immédiatement jeté dans une cale ; je m'arrangeai ensuite pour qu'il regrette amèrement son geste et donnai mes ordres à Steven Withborough. Si les circonstances l'avaient permis, ce dernier aurait dû tenir enfermé l'agresseur jusqu'à la fin de notre périple, le nourrir au minimum et le faire fouetter matin et soir, sur le pont, devant les autres marins. James Flynes aurait vivoté à la limite du trépas durant de longs mois si j'avais pu mener ma mission à terme. Plus que le souvenir de la douleur que provoquèrent les coups, c'est le caractère inconcevable de la situation qui reste gravé dans mon esprit. Comment un marin pouvait-il attaquer son propre capitaine, alors qu'il savait pertinemment qu'il serait arrêté et qu'il subirait les conséquences de son acte ? Je pensais alors qu'il devait se trouver dans un désespoir extrême pour tenter une telle opération ; mais ceci ne l'excusait en aucun cas ; l'homme était uniquement parvenu à prouver sa faiblesse. Pourtant, à la lumière de la suite des événements, je soupçonne aujourd'hui que cette agression ne fut pas le fait d'un seul individu, comme je l'imaginai alors, mais une manœuvre d'intimidation menée par Fletcher et ses compagnons. J'aurais eu meilleur temps de la considérer comme un avertissement, mais, sur le coup, je n'y avais vu qu'un incident isolé qui avait été puni avec exemplarité et qui calmerait les ardeurs contradictrices de l'équipage. Je me trompais et n'allais pas attendre longtemps avant de le payer chèrement.

Le 28 avril 1789, après une courte nuit d'un sommeil agité – l'événement de la veille m'avait fait ressentir le besoin de coucher mes pensées sur le papier, non pas pour comprendre comment j'étais devenu l'homme que j'étais, ce que je fais aujourd'hui, mais pour me soulager du flot d'émotions agressives qui saturaient mon esprit -, je sortis de ma cabine afin de rejoindre le reste des marins pour leur transmettre les ordres de la journée. En effet, nous avions tendance à tirer un peu trop à l'ouest et il nous fallait rectifier rapidement notre direction si nous ne voulions pas subir l'influence des courants défavorables. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, sans aucune possibilité de résister, deux hommes me saisirent, me lièrent les mains dans le dos avec un épais cordage et me conduisirent sur le pont. Une fois à l'extérieur, on m'ordonna de rejoindre un groupe d'individus, attachés eux aussi. Malgré la situation de trouble dans laquelle je me trouvais, je m'aperçus que les personnes qui m'entouraient étaient les hommes que je respectais le plus parce que l'escale à Tahiti ne les avait pas réduits en esclaves des sens. Je crois pouvoir affirmer maintenant que c'est à cet instant précis que je sus ce qui se tramait et s'était certainement tramé derrière mon dos depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Comment était-ce possible ? Moi, le capitaine, j'étais victime d'une mutinerie ! Je me promis de la punir durement. Même avec le recul que m'ont imposé les ans, je ne parviens toujours pas à saisir comment j'ai pu être aveugle à ce point. Il aurait dû m'apparaître clairement que la situation à bord du Bounty était devenue critique et que l'éclatement était imminent. J'avais, de par mon attitude et mes exigences, causé ma propre perte. A force de privilégier ma mission, quitte à laisser périr mon équipage, j'avais perdu, aux yeux de la majorité de ce dernier, mon droit de diriger. Mais ceci, j'étais alors incapable de me le figurer. Au milieu de mes fidèles, je gardai la tête haute. La quarantaine de mutins nous fit descendre dans une chaloupe et nous abandonna au milieu de l'océan avec quelques vivres, cent litres d'eau et un sextant. Je plongeai un regard noir et destructeur dans les yeux de Fletcher qui, debout sur le pont, le visage illuminé par le succès de son entreprise, observait notre embarcation s'éloigner. Pourtant, je suis certain qu'au fond de lui, bien que nos chances de survie fussent maigres, il savait que jamais plus il ne pourrait respirer sans ressentir la peur d'être retrouvé et condamné.

Nous étions dix-neuf : dix-huit désespérés, un capitaine. Les hommes étaient convaincus qu'ils allaient mourir, se lamentaient et priaient déjà pour leur salut. De mon côté, je n'ai jamais douté – c'est peut-être le seul trait de mon caractère passé dont je sois fier à présent. Il serait pourtant erroné de dire que j'espérais car, dans mon esprit, le hasard et la fortune ne tenaient aucune place. Le calcul était simple : il nous fallait naviguer en direction du nord-ouest, afin de rejoindre au plus vite les terres extrême-orientales, avant que nos réserves ne s'épuisent. En réalité, en considérant à présent ce que j'ai accompli en reliant le Timor, je me rends compte que cette entreprise relevait plus du miracle que de la maîtrise de la navigation. Bien sûr, j'ai été capable de rationner correctement l'eau et la nourriture ; bien évidemment, j'ai suivi le bon cap. Mais les décisions que j'ai prises ne nous auraient été d'aucun secours si nous n'avions pas bénéficié d'un temps clément ou à l'inverse si nous avions chaviré, ou si la maladie nous avait emportés ; nous avons été extrêmement chanceux de sortir vivants de cette aventure. Pourtant, le 28 avril 1789, ma confiance était intacte et le simple désir de vengeance m'aurait fait surmonter toutes les épreuves. Je m'ordonnai de trouver un port et de faire punir les mutins. Aujourd'hui, je comprends ce qui a poussé ces derniers à m'abandonner en plein océan, mais, bien qu'ils aient à ce jour payé pour leur forfait, je ne peux pas leur pardonner.